

Le vagabond adolescent

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558567>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Souvent, presque à chaque heure, je pense à ces errants. Si souvent il nous arrive d'en trouver sur notre route. Si souvent nous en voyons surgir, coupables aux yeux de la loi, coupables aux yeux des hommes. Quels mensonges ne nous ont-ils dits, quels délits n'ont-ils pas commis, à quels crimes ne vont-ils s'abandonner?

Qu'on les dit, si vite, fort de quelques brèves expériences, indignes d'intérêt... Coupables? Peut-être, aux yeux des hommes. Mais qui sera coupable aux yeux de Dieu? Eux? Ou nous? Ces errants que le monde fabrique à la mesure de ses lois d'exil et d'exception, par milliers et par milliers...

Oh! je ne veux paraître m'abandonner aux faciles attendrissements des démagogues romantiques ni des sentimentaux. Je sais les dures raisons d'Etat et leurs nécessaires duretés. Je sais les impitoyables nécessités des ordres et des lois et leur stricte condition, si elles veulent sauver les leurs.

Mais, dans les temps que nous vivons, je sais aussi l'effroyable déséquilibre qui trace partout de mouvantes et d'injustes frontières entre l'ordre et le désordre et fait baptiser ordre souvent de pires désordres. Je pense à nos jeunesses, et je pense à «leurs» jeunesses, à ces errants d'Europe.

*

Je revois souvent, ces jours, les temps de la

guerre et des frontières. Tant d'ombres qui passaient longeant nos frontières, soldats en déroute, civils perdus des hommes et des dieux, enfants solitaires fuyant vers l'aventure qui leur serait plus pitoyable que la vie. De borne en borne, ils allaient quêtant je ne sais quoi, fuyant je ne sais où. Que nous en avons reçus, abrités, aidés de notre mieux. Il y avait la loi, il y avait l'uniforme et il y avait la frontière. Il y avait aussi la loi d'accueil et d'amour. De 1940 à 1945 j'ai pu aimer mes hommes comme ces gardes-frontières, ces douaniers ou ces gendarmes à nos côtés, parce que chacun d'eux et avec nous avait su accorder et son cœur et son devoir. Chez les Allemands et les Français de 1940 et 1944, j'avais trouvé les mêmes cœurs au-delà de la guerre. Ces quelques tragiques exceptions, ces scories sanglantes qui jetaient d'inutiles et de pauvres cadavres soudain sur nos routes, j'en ai connues, d'elles aussi, sur notre sol et sur l'autre sol, mais rares entre tant de grandeurs et comme pour nous en confirmer la plus haute exigence.

*

Comme au temps de guerre des milliers d'êtres errent par le monde. Fugitifs, errants, qui ont perdu avec leurs papiers leurs droits d'être et leur repos. Que pouvons-nous, que faisons-nous pour eux? L'après-guerre doit-elle donc être plus impitoyable que la guerre pour ses victimes?

Max-Marc Thomas.

JOURNAL D'UN RÉFUGIÉ DE 20 ANS

Le vagabond adolescent

Nous publions sous ce titre un récit d'un réfugié âgé de vingt ans. Cet épisode vécu par un jeune fugitif nous a paru symbolique de la misère dans laquelle se débattent tant d'exilés dans l'Europe entière.

Je viens de lire dans un journal quelque chose qui m'a frappé. La police avait arrêté quelqu'un qui «vagabondait» dans les rues de Lausanne.

Je ne suis pas content de ce mot. Je ne peux m'imaginer comment il est possible de «vagabonder». On se trouve parfois en état de vagabondage, c'est vrai. A moi aussi cela m'est arrivé, et pas une seule fois. Mais «vagabonder»? Ce verbe m'étonne. Le vagabond c'est presque toujours un individu tout à fait passif. Il n'a pas d'argent, c'est-à-dire pas de moyens de subsister, mais ne fait rien pour s'en procurer. Car s'il essaye de voler il n'est plus un vagabond, mais un voleur. S'il demande quelque chose à quelqu'un, il est un mendiant. S'il commence à travailler, il devient ouvrier ou je ne

sais quoi, un membre utile de la société. Et s'il perd son travail il sera, il n'y a pas de doute, un chômeur, digne de l'aide de l'Armée du Salut et des nombreuses cuisines de l'Assistance sociale.

Je me souviens d'une petite histoire de ma vie. Elle s'est passée quand je me suis trouvé vraiment en état de vagabondage. A cette époque, je venais de sortir de la prison de la Santé, à Paris, où j'avais fait six mois pour avoir volé, pour la façon instable dont j'avais vécu, et pour mes péchés contre la société, sans doute.

Il faisait tout à fait noir. J'étais tout seul dans la rue de la Santé. Il pleuvait. J'avais une barbe dégoûtante. Une faim formidable. J'avais froid, car mon manteau élégant de jadis avait disparu

depuis longtemps. Et je n'avais même pas un sou en poche.

Je me suis dirigé, en me promenant, vers le Quartier latin. Je ne sais pourquoi. En pensant qu'il me fallait absolument trouver quelque chose à manger. Et plus encore un abri pour la nuit. Parce que, si la police me trouvait dans cet état après minuit dans les rues, elle me conduirait de nouveau en prison. Toutes les choses passées recommenceraient: le commissariat de police, l'instruction judiciaire, la cellule et la terrible solitude, la soupe, c'est-à-dire les pommes de terre pourries ou gelées, nous n'avions que ce choix.

Etant étranger, je ne connaissais personne à Paris. Cependant, j'avancais lentement vers le boulevard St-Michel, en cherchant des mégots pour pouvoir rouler une cigarette dans un petit morceau de papier journal trouvé sur le trottoir.

Je ne peux pas dire que je n'étais pas heureux. Je regardais les maisons, les gens, les voitures, la rue. Pourtant j'aurais voulu pleurer. Ces choses étaient tellement indifférentes. J'ai toujours eu besoin d'être aimé, ce besoin ce jour-là était encore plus grand. Depuis six mois je n'avais entendu que les paroles brutales des gardiens. Mon âme — on me disait quand j'étais petit qu'elle était si fragile et sensible! — était complètement choquée et bouleversée par cet affreux séjour dans la maison d'arrêt. J'aurais voulu me confesser, bien que je ne sois pas catholique, mais personne ne m'a demandé qui j'étais, d'où je venais, où je voulais aller ni ce que je faisais.

N'ayant aucun projet, c'est le hasard qui m'a conduit. Je suis arrivé vers l'église de Notre-Dame. Je me suis arrêté devant une vitrine lumineuse, c'était celle d'un magasin de fleurs. J'ai essayé de nommer les fleurs, en français d'abord, puis dans ma langue maternelle. Je n'ai pas réussi. Je ne reconnais qu'une fleur, la rose. Pour les autres, j'ai un dictionnaire tout à fait personnel. Il change d'ailleurs chaque fois que j'ai l'occasion de voir des fleurs. J'ai regardé celles-ci. Elles m'ont regardé. Jeu agréable.

Ensuite, j'ai vu quelqu'un s'avancer vers moi dans la rue déserte. C'était une jeune fille, âgée de vingt ans à peu près. Elle tenait dans sa main un petit papier tout déchiré. Quand elle est arrivée vers moi, elle a dit deux mots, avec un accent inimitable: «Pardon, Monsieur...» Elle a ajouté: «S'il vous plaît.» Elle m'a donné le papier qu'elle tenait. Sur ce papier, j'ai lu une adresse. Comme je connais Paris, j'ai su que cette rue devait se trouver vers la Convention ou Vaugirard. La fille n'était pas française. Je connais quatre langues et j'ai essayé de lui parler en allemand, puis en anglais, enfin dans ma propre langue. Mais je n'ai pas réussi. Elle me faisait toujours ce signe avec sa tête qui

veut dire: «Je ne comprends rien.» Elle me regardait pourtant d'un air curieux, avec un sourire étrange.

Elle n'était pas mal. Puisque je n'avais rien à faire j'ai pris son bras. J'ai dû dire quelque chose comme: «Je vous accompagne»... Et nous avons commencé à nous diriger vers la rue de Vaugirard. D'abord nous avons marché silencieusement, sans dire un mot. Mais quand nous sommes arrivés vers la place St-Michel, j'ai eu une idée qui m'a paru résoudre tous mes problèmes. Cette fille ne comprendra rien, pensais-je, je puis lui parler en n'importe quelle langue, lui dire n'importe quoi. Pourquoi ne pas être franc pour la première fois de ma vie? Je vais lui expliquer toutes les choses qui sont dans mon cœur. J'ai commencé à parler. Je parlais de la prison, de ma vie, de la guerre, de mes voyages, de mon pays natal et de mon enfance. Je mélangeais les langues. Au bout d'un certain temps, je m'aperçus que je disais des mots qui n'existent dans aucune langue. Je me sentais ivre, je dus avoir l'air fou. Je continuai, toujours plus vite. Je me suis aperçu, étonné, que je parlais une langue qui n'existe pas, une langue qui est uniquement la mienne. La fille était surprise d'abord. Un peu plus tard, elle avait dû comprendre ce que je disais. Pas tellement mes paroles elles-mêmes, mais mon attitude anormale, et qu'il se passait une chose unique, un phénomène mystérieux.

Lorsque je disais quelque chose de très triste, elle devenait aussi triste que moi. Lorsque je commençai à pleurer, elle pleura avec moi. Elle m'interrompait quelquefois par des questions, elle voulait me consoler. Sa langue, que je n'ai pas reconnue, était molle. Elle ressemblait à une musique impalpable. En l'écoutant, je pensais aux montagnes, à leurs habitants solitaires qui descendent une fois l'an pour chercher le nécessaire, à la liberté.

Mais nous arrivâmes, hélas! à l'adresse donnée. Devant la porte de la maison nous avons dû sentir que nous étions amis. Que notre amitié était unique et qu'elle nous appartiendrait pour toujours. Il était tard. Quand je voulus lui dire au revoir, elle tira une alliance de son doigt et la mit dans ma poche crevée. J'aurais voulu dire quelque chose, mais la fille n'était plus devant moi. Elle entra dans la maison.

Je m'en allais. Je passai la nuit dans la station proche du métro. L'alliance était vendue le lendemain à la rue de Rivoli.

Mais je me demande maintenant: ai-je été un vagabond? Oui, certainement. Mais ai-je «vagabondé»? Je ne le crois pas. Le vagabond ne fait rien. Il attend l'occasion, le hasard, qui lui permettront de gagner sa vie...

Mathias ***.